

T 706, 11

La Fille aux bras coupés

C'était un riche marchand [qui] avait trois demoiselles. Il voyageait beaucoup sur la mer, embarquait ses richesses. En son chemin, il fait naufrage. Désolé, [ayant] tout perdu, il se retire sur une île quelque temps. Puis, il va sortir comme il peut avec ce qu'il avait pu sauver au bord. Il a pris son chemin de son aller, et, tout le long, [il est] désolé.

Un jour, il passait dans un bois. Il vient un beau¹ monsieur avec une voiture magnifique, de beaux chevaux.

— Qu'as-tu à te désoler ? C'est pas la peine.

— Ah ! j'ai tout perdu dans la mer.

— Ah ! ce n'est rien. Si tu veux retrouver ta fortune telle, je te le promets, mais à une condition...

— Quoi vous donner ?

— Une de tes filles.

Ce pauvre homme, bien désolé :

— Je voudrais bien, mais si elles ne veulent pas ?

— Il y en aura bien une des trois.

[Le marchand] remonte² ses trois vaisseaux, tel que c'était. Le v'là parti. Il arrive dans son château. Ses filles le voient chagriné.

— Bonjour, papa ; comment ça va ?

Elles l'embrassent.

— Pourquoi es-tu triste ?

Il a fallu le dire. Laquelle y consentira ?

L'aînée dit :

— Je veux pas.

La deuxième :

— Ni moi non plus.

L'autre, voyant son père si chagriné :

— Je sacrifierai tout pour vous, [dit-elle] en pleurant.

Ce monsieur avait ses voitures pour aller à la mer. [Le père] part avec sa fille, lui fait ses adieux et elle le quitte au moment où ils arrivaient dans le bois [2] au même endroit de la rencontre. Et [le monsieur] arrive avec cette belle voiture. Il la fait habiller comme une reine. Elle entre dans la voiture [de l'autre], bien accueillie.

En passant dans une rue, ils passent devant une croix. La fille fait le signe de la croix. L'autre la regarde :

— Si tu recommences, je t'abats un bras !

Plus loin, une autre croix ; signe. Il lui abat le bras droit. Encore une croix ; signe de la main gauche. Il lui abat le bras gauche. Plus de bras. Encore une croix ; plus de signe, mais elle disait :

— Au nom du père et du fils...

Il la jette par terre de la voiture ; il la bat, la rompt de coups, et la laisse sur place dans le bois. Il part.

¹ Ajouté dans l'interligne : riche.

² Autre lecture possible : il [le diable] lui montre, en raison du verbe surchargé.

Elle se dit : « Où aller ? » Elle s'en va vers une ferme, avec bien de peine. Elle y entre.
— Ah ! dans quel état vous êtes ! dit la maîtresse. Qui vous a fait cela ?

Elle lui a raconté la position de son père.

— Eh bien ! il faut avoir soin de vous.

On l'a couchée [dans] un bon lit. Elle était très jolie, quoique mutilée. Bien soignée, elle reste assez longtemps et [elle est] guérie. Il y avait un fils unique de la maison qui devient amoureux d'elle et veut l'épouser. Ils avaient assez de fortune. Il lui déclare son amour et elle lui dit :

— Que feriez-vous de moi dans l'état où je suis ?

— Ça m'est égal ; je tiens à vous.

Il écrit au [3] père et tout a été convenu. Et ensuite cette pauvre demoiselle, quoique bien malheureuse d'être sans bras, était heureuse d'avoir un si bon homme.

Les deux autres étaient jalouses...

Le père et la mère du jeune homme ne voulaient plus consentir au mariage.

Ils se marient. Elle devient enceinte ; près d'accoucher, la guerre arrive.

Son mari (grand seigneur³) a *fallu* partir. Elle accouche. Sa belle-mère ne voulait plus la voir. Après son rétablissement, elle lui dit :

— Je n'ai pas besoin de vous.

Elle écrit à son fils.

[.....]

Il⁴ n'en veut point. Il faut qu'elle s'en aille.

La maltraitant, [la jeune femme] dit :

— Ma belle mère ou madame, j'aime mieux m'en aller avec mon enfant à la garde du Bon Dieu que rester dans la misère comme j'y suis. Mais comment emporter mon enfant ?

— Je vais l'attacher après vous, et allez-vous en !

Elle part donc avec l'enfant, ainsi attaché. Ils passent dans un bois. Elle arrive dans un gros chêne creux et s'y réfugie avec son enfant. Et sans rien à manger.

Y avait à la ferme (ou plutôt au château⁵) beaucoup de chiens et chaque jour y avait un homme exprès pour faire manger les chiens. [4] Et *de* ces chiens, un petit chien ne mangeait pas sa part et la lui apportait. Il la faisait manger et son enfant⁶. Il repartait ensuite.

Au bout de quelque temps, [le chien est devenu] très maigre ; la maîtresse le voit et dit :

— Comment ce chien est-il si maigre ?

L'homme répond :

— Il s'en va dans le bois, et les autres chiens lui volent sa part, sans doute.

Le monsieur revient de la guerre, demande où est sa femme.

— Ah ! ta femme sans bras, bonne à rien, est partie !

Mais il apprend la misère qui lui était faite. Il croyait qu'elle était *rentournée* chez son père⁷.

³ Ajouté dans l'interligne. Première notation : homme.

⁴ Ms : Elle écrit à son fils qu'il n'en veut pas. Il faut comprendre que la belle-mère a annoncé à son fils que la reine a accouché d'un animal et le roi répond qu'il n'en veut pas.

⁵ Rectification de M.

⁶ Une phrase rayée : Il mettait ses deux pattes sur les genoux de la femme, la faisait...

⁷ La suite est rayée : et lui dit :

—Je vas y aller.

⁸Un jour, elle a trouvé au pied du chêne une dame, la Sainte Vierge. À la Sainte Vierge, elle raconte ça. Elle *croche* à la place de ses bras, et ses bras reviennent. Et la Sainte Vierge dit :

— Suivez-moi.

Et elle l'a placée au milieu du bois, lui fait bâtir une jolie petite maison ; [lui installe] un lit, un[e] arche ; [lui donne] de la farine, un four ; [place] une fontaine au long. Et son enfant avait déjà sept ans. Elle dit à la Sainte Vierge :

— Ah ! s'il revient, le mauvais sujet, il me fera bien de la misère encore !

— Soyez tranquille ; je vais écrire au haut de la porte : avant que d'entrer, celui qui viendra ici devra dire trois fois : « Soit Jésus dans mon cœur ! »

L'autre n'est jamais revenu.

Son mari arrive, en chassant, et pour entrer... (Elle le voyait, le reconnaît, ne dit rien ; lui, la reconnaît plus, ayant des bras), il a dit trois fois :

— Soit Jésus dans mon cœur !

Puis il entre, il se repose après avoir demandé la permission de s'accoter au long du lit.

— Reposez-vous.

Il ne dormait pas profondément. Elle fait bien vite de la pâte, fait cuire la galette, en fait trois parts, donne ça sur une assiette et dit à son fils :

— Tiens, mon garçon, voilà la part à ton papa; donne-lui la part de ta maman et la tienne.

Et ce petit dit :

— Papa, voilà la galette.

L'autre se réveille en disant :

— Ah ! mon petit garçon, que dis-tu ?

— [6] Oui, vous êtes mon papa.

Et la mère pleure. Et on [se] reconnaît. Elle raconte la misère [qui lui a été] faite, ses deux sœurs.

[L'homme] remmène la mère et l'enfant. Ils reviennent au château. La belle-mère a été mise en prison et ils ont vécu heureux.

Recueilli s.l.n.d. auprès de mère Saulet, s.a.i. Titre original : [Le] Chêne creux⁹. Arch., Ms 55/7, Feuille volante Saulet/1 (1-6).

Marque de transcription de P. Delarue¹⁰.

Catalogue, II, n° 11, version E, p. 625-626.

En y allant, il entend des chiens. Et ce petit chien, il le voyait si maigre. Et cette femme est venue tout autour du chêne creux. Il arrive au long du chêne et il voit défigurée sa pauvre femme.

Puis M. a indiqué à la plume le nom de la conteuse : Mère Saulet.

⁸ Une +, sous le passage rayé, indique la suite après le nom de la conteuse. Celle-ci a-t-elle eu un trou de mémoire qui a fait penser à M. que le conte était terminé ? En tout cas, elle reprend le fil de la narration.

⁹ À la plume, en travers du f. 6..

¹⁰ Sur le f. 6, Paul Delarue a noté : Fille aux mains coupées, à côté du titre de M.